
ANTIGONE de SOPHOCLE, extraits

CRÉON : Thébains, après la dure houle qui l'avait secouée, les dieux ont fermement redressé notre ville, et j'en ai profité pour vous faire dire par mes envoyés de venir me trouver à l'écart de tous autres. Je sais de quel respect vous avez toujours entouré Laïos et le trône royal ; puis, une fois Œdipe maître de cette ville, tout comme ensuite après sa mort, vous avez de même encore conservé pour leurs fils des sentiments loyaux. Aujourd'hui donc qu'ils ont disparu à leur tour et qu'ils ont en un même jour achevé leur double destin, auteurs et victimes à la fois d'un fratricide sacrilège, c'est moi qui désormais possède leur trône et tout leur pouvoir, puisque le sang fait de moi le plus proche parent laissé par ces morts. Est-il possible cependant de bien connaître l'âme, les sentiments, les principes d'un homme quelconque, s'il ne s'est pas montré encore dans l'exercice du pouvoir, gouvernant et dictant des lois ? Eh bien ! voici ce qu'il en est pour moi. Celui qui, appelé à conduire un État, ne s'en tient pas toujours au bon parti et qui demeure bouche close par crainte de qui que ce soit, celui-là, aujourd'hui et toujours, est pour moi le dernier des hommes. Et de même, qui s'imagine qu'on peut aimer quelqu'un plus que son pays, à mes yeux, ne compte pas. Moi, au contraire – et Zeus m'en soit témoin, Zeus qui voit tout et à toute heure – moi, je ne puis me taire, quand, au lieu du salut, j'entrevois le malheur en marche vers ma ville ; pas plus que je ne puis tenir pour mon ami un ennemi de mon pays. Ne sais-je pas que c'est ce pays qui assure ma propre vie et que, pour moi, lui garantir une heureuse traversée constitue le seul vrai moyen de me faire des amis ? Les voilà, les principes sur lesquels je prétends fonder la grandeur de Thèbes. Et c'est pour leur être fidèle qu'en ce qui concerne les deux fils d'Œdipe j'ai déjà proclamé ceci. Étéocle est tombé en défendant sa ville, après s'être couvert de gloire à la bataille : on l'ensevelira donc, lui, dans un tombeau ; on accomplira tous les rites qui doivent suivre un héros sous la terre. Son frère, en revanche, ce Polynice qui n'est rentré d'exil que pour mettre à feu et anéantir le pays de ses pères et les dieux de sa race, pour s'abreuver du sang des siens, pour emmener les Thébains en servage, j'ai solennellement déjà interdit que personne ne lui accorde ni tombeau ni chant de deuil. J'entends qu'on le laisse là, cadavre sans sépulture, pâture et jouet des oiseaux ou des chiens. Mon sentiment est net : jamais des malfaiteurs ne passeront dans mon estime avant les bons citoyens. Qui au contraire se dévouera à ce pays, mort ou vivant, de moi recevra le même hommage.

[...]

CRÉON : Ainsi tu as osé passer outre à ma loi ?

ANTIGONE : Oui, car ce n'est pas Zeus qui l'avait proclamée ! Ce n'est pas la Justice, assise aux côtés des dieux infernaux ; non, ce ne sont pas là les lois qu'ils ont jamais fixées aux hommes, et je ne pensais pas que tes défenses à toi fussent assez puissantes pour permettre à un mortel de passer outre à d'autres lois, aux lois non écrites, inébranlables, des dieux ! Elles ne datent, celles-là, ni d'aujourd'hui ni d'hier, et nul ne sait le jour où elles ont paru. Ces lois-là, pouvais-je donc, par crainte de qui que ce fût, m'exposer à leur vengeance chez les dieux ? Que je dusse mourir, ne le savais-je pas ? Et cela, quand bien même tu n'aurais rien défendu. Mais mourir avant l'heure, je le dis bien haut, pour moi, c'est tout profit : lorsqu'on vit comme moi, au milieu de malheurs sans nombre, comment ne pas trouver de profit à mourir ? Subir la mort, pour moi n'est pas une souffrance. C'en eût été une, au contraire, si j'avais toléré que le corps d'un fils de ma mère n'eût pas, après sa mort, obtenu un tombeau. De cela, oui, j'eusse souffert ; de ceci je ne souffre pas. Je te parais sans doute agir comme une folle. Mais le fou pourrait bien être celui même qui me traite de folle.

LE CORYPHÉE : Ah ! Qu'elle est bien sa fille ! La fille intraitable d'un père intraitable. Elle n'a jamais appris à céder aux coups du sort.

CRÉON : Oui, mais sache bien, toi, que ces volontés si dures sont celles justement qui sont aussi le plus vite brisées. Il en est pour elles comme pour le fer, qui, longuement passé au feu, cuit et recuit, se fend et éclate encore plus aisément. Ne voit-on pas un simple bout de frein se rendre maître d'un cheval emporté ? Non, on n'a pas le droit de faire le fier, lorsque l'on est aux mains des autres. Cette fille a déjà montré son insolence en passant outre à des lois établies ; et, le crime une fois commis, c'est une insolence nouvelle que de s'en vanter et de ricaner. Désormais, ce n'est plus moi, mais c'est elle qui est l'homme, si elle doit s'assurer impunément un tel triomphe. Eh bien ! non. Qu'elle soit née de ma sœur, qu'elle soit encore plus proche de moi que tous ceux qui peuvent ici se réclamer du Zeus de notre maison, il n'importe : ni elle ni sa sœur n'échapperont à une mort infâme. Oui, celle-là aussi, je l'accuse d'avoir été sa complice pour ensevelir le mort. (À ses esclaves.) Appelez-la-moi. Je l'ai vue dans la maison tout à l'heure, effarée, ne se dominant plus. C'est la règle : ils sont toujours les premiers à dénoncer leur fourberie, ceux qui manœuvrent sournoisement dans l'ombre. (Se retournant vers Antigone.) Ce qui ne veut pas dire que j'aie moins d'horreur pour le criminel saisi sur le fait qui prétend se parer encore de son crime.

ANTIGONE : Tu me tiens dans tes mains : veux-tu plus que ma mort ?

CRÉON : Nullement : avec elle, j'ai tout ce que je veux.

ANTIGONE : Alors pourquoi tarder ? Pas un mot de toi qui me plaise, et j'espère qu'aucun ne me plaira jamais. Et, de même, ceux dont j'use ne sont-ils pas faits pour te déplaire ? Pouvais-je cependant gagner plus noble gloire que celle d'avoir mis mon frère au tombeau ? Et c'est bien ce à quoi tous ceux que tu vois là applaudiraient aussi, si la peur ne devait leur fermer la bouche. Mais c'est – entre beaucoup d'autres – l'avantage de la tyrannie qu'elle a le droit de dire et faire absolument ce qu'elle veut.

CRÉON : Toi seule penses ainsi parmi ces Cadméens.

ANTIGONE : Ils pensent comme moi, mais ils tiennent leur langue.

CRÉON : Et toi, tu n'as pas honte à te distinguer d'eux ?

ANTIGONE : Je ne vois pas de honte à honorer un frère.

CRÉON : C'était ton frère aussi, celui qui lui tint tête.

ANTIGONE : Certes, frère de père et de mère à la fois.

CRÉON : Pourquoi donc ces honneurs, à son égard, impies ?

ANTIGONE : Qu'on en appelle au mort ; il dira autrement.

CRÉON : C'est le mettre pourtant sur le rang d'un impie.

ANTIGONE : Mais l'autre était son frère, et non pas son esclave.

CRÉON : Il ravageait sa terre : lui se battait pour elle.

ANTIGONE : Hadès n'en veut pas moins voir appliquer ces rites.

CRÉON : Le bon ne se met pas sur le rang du méchant.

ANTIGONE : Qui sait, si sous la terre, la vraie piété est là ?

CRÉON : L'ennemi même mort n'est jamais un ami.

ANTIGONE : Je suis de ceux qui aiment, non de ceux qui haïssent.

CRÉON : Eh bien donc, s'il te faut aimer, va-t'en sous terre aimer les morts ! Moi, tant que je vivrai, ce n'est pas une femme qui me fera la loi.